

Antoinette GIMARET, *Extraordinaire et ordinaire des Croix : les représentations du corps souffrant, 1580-1650*

Paris, Honoré Champion (« Bibliothèque littéraire de la Renaissance »
Série 4, 82), 2011, 892 p., 24 cm, 160 €, ISBN 978-2-7453-2108-4.

Sophie Houdard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8088>

DOI : [10.4000/rhr.8088](https://doi.org/10.4000/rhr.8088)

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 136-138

ISBN : 978-2-200-92863-6

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Sophie Houdard, « Antoinette GIMARET, *Extraordinaire et ordinaire des Croix : les représentations du corps souffrant, 1580-1650* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 12 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8088> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8088>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Antoinette GIMARET, *Extraordinaire et ordinaire des Croix : les représentations du corps souffrant, 1580-1650*

Paris, Honoré Champion (« Bibliothèque littéraire de la Renaissance » Série 4, 82), 2011, 892 p., 24 cm, 160 €, ISBN 978-2-7453-2108-4.

Sophie Houdard

RÉFÉRENCE

Antoinette GIMARET, *Extraordinaire et ordinaire des Croix : les représentations du corps souffrant, 1580-1650*, Paris, Honoré Champion (« Bibliothèque littéraire de la Renaissance » Série 4, 82), 2011, 892 p., 24 cm, 160 €, ISBN 978-2-7453-2108-4.

- 1 Issu d'une thèse soutenue en 2004, l'ouvrage publié par Antoinette Gimaret circonscrit un objet que personne avant elle n'avait regardé aussi directement : la souffrance corporelle à l'époque moderne. Comme l'indique le titre, l'auteur fait le pari de la marginalisation progressive d'un extraordinaire du corps souffrant, entérinant le discrédit progressif (du côté tant du politique que du religieux) des formes extrêmes de la corporéité souffrante, dans la figure du martyr, du zélé ou des états pathologiques des saintes vives. Antoinette Gimaret montre, selon une rigoureuse perspective chronologique, comment l'horrible beauté du corps meurtri, l'acceptabilité et l'utilité des maux les plus intolérables, cèdent le pas, au lendemain des guerres de Religion, aux souffrances médiocres, ordinaires, civiles, mais aussi plus humaines, voire « tout humaines ». La période choisie, 1580-1650, éclaire un tournant anthropologique, politique et religieux : la souffrance corporelle, amenée à se faire moins visible et moins éloquente, prend en même temps un essor paradoxal en multipliant ses formes et en favorisant chez les individus la gestion de multiples souffrances particulières où l'extraordinaire est peu à peu neutralisé. C'est ce passage à un usage de soi particulier, singulier et surtout digne d'être écrit, que l'auteur suit pas à pas, pour éclairer

comment les souffrances « ordinaires » fournissent les linéaments d'une expérience de soi moderne, déliée de l'extraordinaire de la Passion qui en était jusqu'alors le support inaugural et unique.

- 2 C'est là où l'ouvrage d'Antoinette Gimaret est passionnant. Car il ne suit ni la défaite du grand modèle de l'*Imitatio Christi* ni le reflux du religieux au profit d'un souci de soi clairement identifié avec un corps propre, débarrassé des formes religieuses qui encadraient jusque là les maux corporels. Il éclaire plutôt les « réaménagements » des représentations instituant qui sont à l'œuvre au tournant du XVI^e et du XVII^e siècles. Les « représentations du corps souffrant » observées et analysées par l'auteur sont en effet le cœur de son travail, car il s'agit toujours de la souffrance comme expérience (de soi, de l'autre) fût-elle médiée par la Passion ou le récit de martyr. En ce sens, la représentation participe de la souffrance qui n'a d'autre présence que de s'écrire dans une forme qui en tient lieu et qui ne cesse d'en mesurer l'intensité et l'opacité. L'ouvrage d'Antoinette Gimaret ne propose donc pas l'histoire de la souffrance ni celle du corps au début de l'époque moderne, mais l'histoire d'un moment spécifique où la souffrance s'écrit, se justifie dans des pratiques d'écriture (poétiques, épistolaires, médicales, consolatoires, dévotes) qui sont des interprétations de soi et du « récit sans fin » de la Passion qui reste la référence, mais réaménagée, de cette époque.
- 3 En partant de « la domestication de l'extraordinaire », Antoinette Gimaret montre comment le martyr irrigue d'abord ce mouvement de neutralisation de l'extraordinaire du corps souffrant. Les pages qu'elle consacre au martyr catholique et huguenot sont décisives pour comprendre l'impasse de la forme martyrologique au lendemain de l'Édit de Nantes et de la « paix de religion ». C'est à un transfert métaphorique que l'on assiste alors, qu'il s'agisse de substituer un martyr politique au martyr religieux (où c'est à l'État qu'il s'agit de se sacrifier) ou de remplacer le corps violemment exhibé par les mots d'une historiographie qui entend bien évoquer mais surtout contenir le retour possible de l'horreur passée (parce qu'elle pourrait justement ne pas passer). Dans cette même optique, la sainteté trouve dans la maladie le lieu où vivre des vertus héroïques, soit qu'on se méfie des signes corporels largement tenus pour équivoques, soit que la dévotion civile veille scrupuleusement à empêcher les illusions vaines et les extravagances sensibles partout dénoncées. L'invisible, l'intériorité devient alors le lieu soustrait des visites extraordinaires surnaturelles dont la consigne écrite ne doit son acceptabilité qu'à proportion des « examens » qui en rendent compte. Et cependant, c'est bien encore l'*Imitatio Christi* qui, dans les « avatars » à laquelle l'auteur consacre sa très belle deuxième partie, « travaille » les écrits et ordonne les représentations de la souffrance : c'est bien la croix, dynamisée au début du XVII^e siècle par un christocentrisme théologique fort qui est la référence du malade, du dévot, du consolateur chrétien. Mais la croix christique apprend aussi à soulager et à dire à autrui des paroles de consolation et d'apaisement. Les belles pages consacrées à la poésie religieuse au début du XVII^e siècle (Auvray, Gabrielle de Coignard, La Ceppède, Jean Bastaire, Antoine Favre) montrent le fonctionnement d'une poétique du corps souffrant qui agit comme force de révélation et de conversion. La place donnée aux exercices spirituels jésuites, à la composition de lieu dans ce travail de la corporéité, montre avec une étonnante précision le rôle de la narration de soi dans la construction du scénario pathétique. Car en prenant comme point de perspective la souffrance corporelle, Antoinette Gimaret donne à voir comment se forme une nouvelle conscience du moi et de l'individualité. Moralistes, médecins, poètes, épistoliers (on

songe ici aux pages consacrées à Guez de Balzac) déplacent et réactualisent la souffrance, en soulignent la place tout en la tenant à distance, comme si l'écriture de soi passait par la mise en mots d'une expérience propre, dans la mise en scène de la singularité de soi et de son intransmissible narration. Partie du modèle de la croix, Antoinette Gimaret conduit son lecteur vers des croix qui métaphorisent la souffrance de chacun, cette « sensation intransmissible et inévitablement subjective » (p. 806) qui contribue à nouer, de l'époque moderne jusqu'à nous, le lien entre écriture et corps *ressenti*.

AUTEURS

SOPHIE HOUDARD

Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.